

«Vite, chez un psychiatre, madame!»
Femmes, roman et critique littéraire au tournant des années
1930

Adrien Rannaud

Number 141, Spring 2020

Marginalité et déviance au féminin

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94438ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rannaud, A. (2020). «Vite, chez un psychiatre, madame!» : femmes, roman et critique littéraire au tournant des années 1930. *Cap-aux-Diamants*, (141), 26–29.

« VITE, CHEZ UN PSYCHIATRE, MADAME! »

FEMMES, ROMAN ET CRITIQUE LITTÉRAIRE AU TOURNANT DES ANNÉES 1930

par Adrien Rannaud

L'année 1931 voit la création d'une nouvelle collection éditoriale des plus curieuses dans la vie littéraire québécoise : « Les romans de la jeune génération ». Son initiateur, Albert Lévesque, patron de la Librairie d'Action canadienne-française, entend ainsi « publier des ouvrages de tous les genres littéraires et artistiques, sans excepter les romans où l'amour, l'âme humaine, les réalités vivantes de notre siècle et de notre milieu, serviront d'objet d'observation descriptive ou psychologique ». Parmi les trois premiers titres parus dans cette collection, deux romans attirent l'attention de la critique. Le premier, *Dans les ombres*, est l'œuvre d'une jeune écrivaine de 26 ans, Éva Senécal, et raconte l'histoire de Camille, jeune femme mariée, et de son amour illégitime pour un Américain en



Photographie de Jovette-Alice Bernier, vers 1930, photographe inconnu (BAnQ, fonds 318).

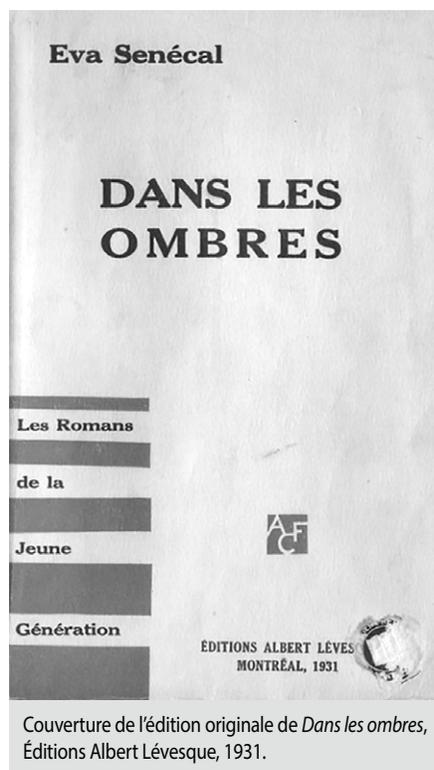
vacances dans les Cantons-de-l'Est. Le second, intitulé *La chair décevante*, écrit par la poète à succès Jovette-Alice Bernier, se construit autour de la vie d'une fille-mère, Didi. Ces deux romans, en raison tant des sujets qu'ils abordent (adultère, amour hors mariage, sensualité, folie) que de la signature féminine qu'arbore leur couverture, déclenchent une secousse dans le milieu littéraire, tout en participant au renouvellement des formes et des discours romanesques québécois du tournant des années 1930. La réception critique qu'ils obtiennent dans les journaux et revues témoigne aussi des contraintes qui jalonnent la carrière de romancières comme Éva Senécal et Jovette-Alice Bernier, notamment du fait qu'audace littéraire rime, pour les plus conservateurs, avec déviance au féminin et danger social.

**NÉVROSE ET « SPASMES
HYSTÉRIQUES » :
DANS LES OMBRES D'ÉVA SENÉCAL**

Publié dans une nouvelle collection qui intrigue, *Dans les ombres* d'Éva Senécal est récipiendaire du prix Albert-Lévesque en 1931, consécration symbolique accompagnée d'un prix de 250 \$. Le roman est donc doublement cautionné, à la fois par une maison d'édition en vogue et par le jury d'un prix littéraire, ce qui confère un relatif prestige au titre. Le communiqué de presse émis par Albert Lévesque est à cet égard hautement éloquent : « Le roman de M^{lle} Senécal est bien digne d'inaugurer cette nouvelle série de publications mensuelles. » Or, rien ne se passe comme prévu. L'automne 1931 devient le théâtre d'une brève, mais vibrante querelle autour du roman, dans laquelle la question de la morale du personnage féminin – et, par extension, celle de la morale de son autrice – cristallise les points de vue. Le barnum médiatique est amorcé par un article de l'écrivain Jules Larivière en septembre 1931 dans *Mon Magazine*, qui pointe du doigt la psychologie de l'héroïne « pantelante, épuisée et névrosée », Camille : « Et jusqu'à la fin du volume c'est un long cantique à la volupté, à l'amour "plus fort que la mort", cantique d'allégresse parfois entrecoupée de vagues remords et de spasmes hystériques. » Larivière reproche à Senécal, et plus généralement aux femmes de lettres, d'écrire sans pour autant comprendre la portée de leurs textes. Pour le critique, la névrose de Camille, qui n'est finalement qu'une « pauvre cervelle déséquilibrée, esprit perverti par des lectures sans direction, curieux assemblage de contradictions hystériques et névrosées, foyer de volupté somnolent qui n'attend que le souffle du romanesque pour s'enflammer », serait le reflet du caractère soufureux de l'autrice elle-même. Le danger est bien réel, selon Larivière, car *Dans les ombres* constitue un livre mauvais, susceptible d'éveiller chez les lecteurs et lectrices, et particu-

lièrement chez les plus jeunes, des passions interdites : « je n'en conseillerais pas la lecture à une jeune fille », conclut-il dans son article vitriolique.

L'état de névrose souligné et décrié par Jules Larivière est ce qui attire l'attention des détracteurs d'Éva Senécal. S'inscrivant dans la droite ligne du critique, la journaliste Louise-Georgette Gilbert,



sous le pseudonyme de Louise, réaffirme dans le quotidien *La Patrie* que la morale doit empêcher la représentation d'une héroïne qui, parce qu'elle est dépressive, « se jett[e] à la tête du premier venu ». L'écrivain Claude-Henri Grignon, qui signe Stello, estime pour sa part que Camille n'est qu'« un petit paquet de nerfs, qui se croit importante parce qu'elle a frisé l'adultère ». L'historien et directeur de *La Revue moderne* Jean Bruchési est quant à lui des plus directs : « Vite, chez un psychiatre, madame! » Ce sont ici les échos lointains des travaux en psychanalyse du tournant du XX^e siècle (pensons aux études du docteur Jean-Martin Charcot, en France) qui traversent la critique,

et qui témoignent d'une frayeur collective face aux états d'ennui, de nostalgie et de mélancolie au féminin dépeints dans *Dans les ombres*. Le critique du *Bien public* Vigilant abonde dans le sens de Larivière en dénonçant avec virulence les impacts d'une telle littérature sur la société québécoise : « Que l'on continue d'exalter ainsi les anormaux, comme tant d'écrivains médiocres le font, et bientôt nous aurons une société à l'envers [...] De grâce, ne laissons pas planter au Canada ce genre de littérature malsaine. Nos jeunes devraient avoir bien autre chose à lire que ces élucubrations de névrosés. » L'accusation de Vigilant est révélatrice de la frilosité de la critique à l'égard des industries culturelles qui véhiculent les anormalités d'une modernité trompeuse.

Le tollé médiatique que subissent Éva Senécal et son éditeur Albert Lévesque révèle ainsi la misogynie ambiante qui marque la vie littéraire québécoise en 1931. D'une part, les critiques n'hésitent pas à amalgamer le personnage et l'autrice dans le but de dénigrer la création littéraire des femmes. D'autre part, la littérature, et notamment celle produite par les femmes, se trouve cadenassée par l'impératif de la morale et du bien collectif. La nostalgie de Camille dans *Dans les ombres* devient, dans la presse, synonyme inquiétant de névrose et d'hystérie; autant d'états psychologiques qu'il convient de bannir, au nom de la littérature et de la société québécoises. Éva Senécal fait les frais de cette réception houleuse qui l'isole et vient fracasser son rêve de s'imposer sur la scène littéraire. Après un second roman, *Mon Jacques*, publié en 1933 et qui se fait également descendre en règle par la critique, celle qu'on traite de « Mademoiselle Bas-Bleu » dans la presse abandonne sa carrière d'écrivaine.

**JOVETTE-ALICE BERNIER ET LA
« DÉBÂCLE D'ÂME »**

Dans une lettre adressée au critique et écrivain Louis Dantin, Jovette-Alice Ber-

nier écrit à propos de son roman en préparation, *La chair décevante*, qu'elle veut « un titre qui fasse vendre le livre » – quitte, comme elle l'ajoute plus loin, à donner la nausée à l'ancien recteur de l'Université Laval, M^{gr} Camille Roy! On ignore tout des chiffres de vente réels du roman paru à l'automne 1931, mais sa réédition, deux ans plus tard à compte d'autrice, témoigne d'un certain engouement autour du volume. Le tapage médiatique qui accompagne la publication de *La chair décevante* permet également de prendre la mesure du succès lors de sa sortie de ce roman, tiré de l'oubli dans les années 1980 à la faveur des études féministes. Il faut dire que le personnage principal, Didi, est une fille-mère qui refuse la condamnation sociale et morale qui pèse sur elle, en offrant un témoignage tout en sensualité et en révolte de sa vie exceptionnelle. En témoignent ces lignes, tirées du début du roman, et dans lesquelles le corps féminin se dénude et se montre sans ambages : « J'allais à l'encontre de

toutes les lois naturelles : ma taille trop moulée me faisait honteuse; mon bras nu était un péché; le regard des hommes brûlait ma chair; j'étais dans mon cœur la plus amoral des femmes sans m'en douter. »

Les critiques ne s'y trompent pas, échauffés qu'ils sont par la névrose de Camille dans *Dans les ombres* : le roman de Bernier brasse solidement la cage de l'esthétique cléricalo-conservatrice et de ses modèles régionalistes tournés vers la dévotion et la fidélité au féminin. Sur la forme, le récit à la première personne, tissé d'aphorismes

et d'images suggestives, rappelle tantôt les « syncopes de jazz », tantôt une « écriture cinématographique », selon Lucien Parizeau dans *La Patrie*. On est loin de *Maria Chapdelaine*, modèle esthétique qui plane sur la vie littéraire



« L'heure du rêve... », Jean-Paul Audet, dans Éva Senécal, *Dans les ombres*, 1931, p. 87.

de l'entre-deux-guerres! Sur le fond, la sensuelle Didi, qui affirme vouloir « vivre, vivre, désespérément vivre » dans la « détente voluptueuse des corps », s'attire blâmes et anathèmes. Jean Bruchési, dans *La Revue moderne*, suspecte une « recherche du mal » et une « délectation de la douleur pour la douleur » pathologiques. S'il reconnaît le talent brut de Jovette-Alice Bernier, son appréciation n'en demeure pas moins teintée par la question morale, qui lui apparaît nébuleuse dans le roman : « Un livre est-il moral lorsque l'auteur [...] prêche la révolte contre toute discipline, contre

toute loi et toute société tenues pour responsables de sa faute? Un livre est-il moral quand il tend à démontrer que la vertu n'est qu'hypocrisie? » Camille Roy, comme s'y attendait l'écrivaine, dénonce « la vie inférieure » de Didi et son manque d'exemplarité, ainsi que la ferveur de la sensation qui innerve le récit : « *La chair décevante* est surtout le roman de la sensualité, incohérent comme elle, et illogique comme elle. » L'abbé Louis Bethléem, auteur français de l'ouvrage *Romans à lire et romans à proscrire*, prend même le temps d'adresser aux journaux québécois son indignation et sa déception : « C'est le livre entier qui est empreint de langueur et de sensualité [...]. C'est un tout autre roman que nous attendions du Canada, de notre cher Canada français. » Venant à la rescousse de son autrice, Albert Lévesque parlera, lui, d'un roman écrit « précisément pour démontrer davantage les déceptions, les funestes conséquences, les difficultés insurmontables que la vie dresse devant ceux qui tentent de lui arracher les plaisirs interdits ». Lévesque fait ici probablement référence à la folie de Didi sur laquelle se clôt le roman, et qui isole le person-

nage féminin de la société. Si les points de vue divergent sur le sens moral de *La chair décevante*, tous s'entendent pour évoquer le destin hors-norme d'une héroïne qui dérange l'ordre établi. Ainsi, dans un texte portant sur le recueil de poésie *Les masques déchirés* que fait paraître Bernier en 1932 – recueil qui se présente comme la continuité lyrique des thèmes amorcés dans *La chair décevante* –, le père Carmel Brouillard résume l'œuvre de l'écrivaine comme une « débâcle d'âme » proche de l'immoralisme de l'écrivain français André Gide – sans toutefois,



Frontispice du roman *La chair décevante* par Alyne Gauthier, dans Jovette-Alice Bernier, *La chair décevante*, Éditions Albert Lévesque, 1931, p. 7.

nous rassure-t-il, que les livres de l'écrivaine se classent « parmi les documents d'hystérie ou de psychonévrose ». Il évoque aussi la tendance de la romancière-poète à sombrer dans ce qu'il appelle le « bolchévisme de la

conscience ». La faiblesse physique et psychologique de Jovette-Alice Bernier supposerait ainsi un autre danger politique et social, celui du communisme. La modernité esthétique des écrivaines de l'écurie Lévesque est donc globa-

lement méprisée, voire conspuée par le discours critique, qui assimile leurs romans à l'expression vaguement littéraire de troubles mentaux ou d'idées politiques affolantes traduisant *in fine* l'impossibilité, pour les femmes, d'accéder à l'ordre symbolique du langage et de pouvoir ainsi représenter le « réel » – comprendre ici l'attachement à la terre, à la famille, à la collectivité et au devoir. Éva Senécal et Jovette-Alice Bernier troquent cette vision traditionnelle du réel contre une représentation plus proche, incarnée et nuancée de la psychologie féminine. Mal leur en prend : on les accuse de démente, de névrose, et d'être les apôtres de la « menace rouge ». En somme, ces deux exemples singuliers illustrent bien le plafond de verre qui domine la création littéraire dans les années 1930, et que l'autrice de *La chair décevante* cherchera à nouveau à fracasser dans *Les masques déchirés*, avant d'amorcer une carrière fructueuse dans des formes médiatiques moins étriquées comme la radio et la télévision. Il n'est pas de secrets, de tares, de misères,
Dont rougisse la faible et vieille humanité :
La vie n'est que la vie, et vous êtes faussaires,
Si vous défigurez la simple vérité.

Adrien Rannaud est professeur de littérature et culture québécoises à l'Université de Toronto.

Pour en savoir plus :

Daniel Chartier. *L'émergence des classiques. La réception de la littérature québécoise des années 1930*. Montréal, Fides, 2000, 318 p.

Adrien Rannaud. *De l'amour et de l'audace. Femmes et roman au Québec dans les années 1930*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2018, 334 p. (Coll. « Nouvelles études québécoises »).